

Article de vulgarisation.

Éric BOUSMAR, « Retour sur le Bicentenaire : quelques perspectives », dans *Tambour Battant. Votre newsletter, Société des Guides 1815, Waterloo MDCCCXV*, à paraître en 2016.

Version preprint auteur (24 février 2016).

La Société des Guides 1815, officiellement intitulée « Société de Guides des sites de la Campagne 1815, dite Bataille de Waterloo », est une association sans but lucratif, fondée en 1983, dont le siège social se trouve à Waterloo. Voir <<http://www.guides1815.org>>, cons. le 25/2/2016. La newsletter est diffusée aux membres, hors commerce.

Retour sur le Bicentenaire : quelques perspectives

Le Bicentenaire de la Bataille de Waterloo commémoré en juin 2015 fut, pour la plupart des passionnés et pour beaucoup d'autres, un grand moment d'émotions, de découverte, de chaleur humaine mais aussi le point culminant d'un long processus. A quelques mois de distance, alors que l'attention est retombée, il est intéressant d'essayer de dégager les perspectives ouvertes par l'événement. Répondant à la sollicitation de *Tambour battant*, je présente ici quelques réflexions développées plus longuement dans différentes revues belges (le lecteur curieux en trouvera les références en fin d'article). Mon point de vue n'est pas celui d'un spécialiste de la période napoléonienne, mais celui d'un historien qui s'est intéressé au sujet parce qu'il habite en Brabant wallon et parce qu'il s'intéresse aux usages que l'on fait du passé et à la mémoire collective.

Le sens du Bicentenaire ne se comprend véritablement qu'une fois resitué dans la durée. Pour les Belges, le sens de la bataille fut d'abord celui que lui ont donné les Alliés : le coup d'arrêt aux visées expansionnistes d'un homme, et le retour d'une paix durable en Europe. C'est le sens initial de la Butte du Lion (1826), et c'est le discours tenu au sein du Royaume des Pays-Bas, consolidé par la victoire alliée et, du moins sous sa forme embryonnaire, ancien membre de la Coalition. L'indépendance belge de 1830 ne changea pas grand-chose, si l'on excepte des propositions qui firent long feu, comme celle de tourner le Lion en direction des Pays-Bas ou de le fondre. Le nouveau Royaume reprit tout simplement à son compte le point de vue antérieur, quitte même à le charger plus tard d'une forme d'avertissement face à la France, quand les visées expansionnistes prêtées au Second Empire inquiétèrent sérieusement les classes dirigeantes belges, à la fois francophones et francophobes. Dans le même temps, le site du champ de bataille se couvrait de nombreux monuments commémoratifs, tous issus du camp allié (à l'exception du monument élevé au général Duhesme par sa veuve, à Ways), et un véritable tourisme se développait. Une vision différente de ce passé récent se manifestait en France, et prenait la forme de l'imaginaire de la « glorieuse défaite », exprimé notamment par Victor Hugo.

Progressivement, toutefois, la vision belge va se modifier, en intégrant, par porosité culturelle, l'imaginaire français. A la Belle Epoque, le grand homme du champ de bataille devint Napoléon, éclipsant ses vainqueurs. Plusieurs témoignages sont symptomatiques de ce nouvel état d'esprit. D'ailleurs, lorsqu'un Monument aux Belges (1914) est érigé sous les auspices d'un comité national, en prévision du Centenaire de la bataille, l'inscription apposée sur celui-ci laisse planer toute l'ambiguïté nécessaire : les Belges morts « pour la défense du drapeau » peuvent l'avoir été dans les rangs belgo-néerlandais, célébrés dans la vision héritée des Alliés, mais aussi, et c'est plus neuf, dans les rangs impériaux, ce qui laisse la porte à l'imaginaire importé de France. Un imaginaire français qui marque autant, mais différemment, le discours national dominant (« belge ») et le discours régionaliste

émergent (« wallingant »). Au même moment, divers monuments donnent une touche française au site de la bataille : l'Aigle blessé (1904), la colonne Victor Hugo (1912), et le Panorama (1912), qui présente l'événement au travers d'un épisode très hugolien, héroïsant les charges de cavalerie française. Un basculement vient d'avoir lieu, dont les effets se feront sentir tout au long du 20^e siècle et même au-delà. On vient désormais majoritairement à Waterloo pour Napoléon, pas pour Wellington ou Blücher. Du moins jusqu'au Bicentenaire.

Un autre aspect doit être souligné. Pendant longtemps, les populations des communes concernées ont surtout subi la bataille et ses conséquences puis profité, le cas échéant, d'un circuit touristique qui se mettait en place mais qui concernait surtout la bataille « des autres », c'est-à-dire de ces étrangers venus s'entretuer en terre brabançonne. La célèbre collection Cotton a été rassemblée par un ancien sous-officier britannique, tandis que les premières collections de la ferme du Caillou y ont été rassemblées par le Français Lucien Laudy. L'intérêt actif pour la mémoire du site vient d'étrangers ou du niveau national, mais bien peu des acteurs locaux, à l'exception notable du comte L. Cavens militant pour la loi de préservation du champ de bataille (1914).

Les choses changent progressivement, me semble-t-il, depuis le milieu du 20^e siècle. La mobilisation pour la sauvegarde et l'ouverture du Musée Wellington (1954) et du Dernier-Quartier général de l'Empereur (1951), donnant naissance à des associations telles que la Société belge d'études napoléoniennes, rejointes par le Waterloo Committee (1973) lorsque le ring de Bruxelles menaçait l'ancien champ de bataille, eut un effet double : la constitution d'un ancrage muséal durable et celle d'un tissu associatif ancré localement, même s'il recrute plus largement. Les bases sont ainsi posées pour une réappropriation progressive du site comme lieu de mémoire par des acteurs locaux ou assimilés.

Cette dynamique se renforce dans les années 1990 et 2000, notamment à l'occasion des 175 ans et 190 ans de la bataille (1990 et 2005), avec une mobilisation associative et politique, tant locale que provinciale, possédant ses relais au niveau régional. La constitution de l'asbl Bataille de Waterloo (1989) puis de l'intercommunale, l'apparition de bivouacs et de reconstitutions, la mise en chantier de projets d'infrastructure de longue haleine, aux multiples péripéties (telles que la saga Tempora/Belle-Alliance), la grande répétition de 2010, tout cela dessine les contours du futur Bicentenaire. Celui-ci est d'abord le résultat d'une initiative locale, et non nationale. Ce sont les acteurs proches du champ de bataille qui convient l'Europe (et le monde) à la commémoration. Ce sont eux aussi qui en définissent le sens. L'approche est très clairement multilatérale, faisant la part égale à tous les anciens belligérants. Par voie de conséquence, la question du sens de la bataille pour la constitution des identités belges ou wallonnes fut de facto reléguée à l'arrière-plan.

Ce discours est suivi d'effet. Le public et les reconstituants portent le même message. De ce point de vue, on peut affirmer que le Bicentenaire a permis de mettre en avant une mémoire européenne, apaisée et pacifiée, transnationale (parce que dépassant les mémoires nationales) de la bataille de 1815. Et cela d'autant plus que le programme commémoratif, par le recours massif et iconique aux reconstituants, met largement l'accent sur le vécu des événements par le plus grand nombre : c'est une histoire vue d'en-bas qui est proposée, et non celle des grands hommes. Une approche que l'on retrouve dans le documentaire tourné pour la RTBF par H. Lanneau (2014), dans les nouveaux dispositifs muséaux, dans la plupart des expositions temporaires liées au Bicentenaire et dans les travaux des historiens eux-mêmes.

Bien sûr, la commémoration a pu se dérouler à l'étranger selon des modalités très variables, et les sensibilités nationales n'ont pas entièrement disparu. L'Allemagne semble avoir été peu présente sur le plan officiel, même si elle a contribué à des restaurations de monuments et fut représentée par son ambassadeur à la cérémonie protocolaire. Mais s'affirmer comme ancien vainqueur cadrerait sans doute mal avec la conscience historique allemande héritée des deux conflits mondiaux, a fortiori durant le Centenaire de la Grande

Guerre. Retenue oblige. La coïncidence des calendriers n'est sans doute pas neutre dans ces effets.

Du côté britannique au contraire, un enthousiasme à la bonne foi naïve a parfois relayé l'ancien esprit des vainqueurs. La cérémonie d'Hougoumont, avec détachement des *Guards* en tenue de parade et inauguration d'un monument aux seuls combattants britanniques, est typique à cet égard, de même que le dépôt de coquelicots pratiqués depuis plusieurs années sur divers monuments (démarche pieuse mais très anachronique puisque les *poppies*, comme on sait, ont été inventés pour les soldats de la Grande Guerre).

A l'inverse, la piteuse attitude de la France officielle qui confond commémoration et célébration (« on ne célèbre pas une défaite »), en particulier dans le cas de la fameuse pièce de deux euros, au point de ne même pas se recueillir sur ses braves d'antan, doit être épinglée. Mais elle contraste avec la présence non réticente de nombreux visiteurs et reconstituteurs français. Elle contraste aussi avec le rapport au passé serein et dépassionné que prône le prince Charles Bonaparte dans ses interventions et interviews, alors qu'il aurait pu être le premier à revendiquer l'héritage d'une glorieuse défaite. Elle contraste encore avec la présence très ludique de l'ambassadeur de la République, en tenue d'époque, lors de la reconstitution des combats de Wavre (en juillet 2015).

Certes, il y eut quelques petites piques, ici ou là dans la presse internationale, qui témoignent d'un rapport encore parfois immature au passé. Mais globalement, ce ne sont pas ses attitudes-là qui ont dominé le Bicentenaire tel qu'organisé et vécu en Belgique, celui auquel un public très largement international a pris part.

On a pu entendre aussi quelques commentaires à l'emporte-pièce dans les réseaux sociaux et les courriers des lecteurs, invitant à cesser de glorifier l'Empereur et à ne pas célébrer une boucherie. Car il y a mieux à faire et plus urgent dans notre monde. Arrêter de glorifier Napoléon ? Mais, précisément, le Bicentenaire adopta une attitude mesurée à cet égard et tendit à ne pas privilégier un camp sur un autre, ni même les grands hommes sur leurs anonymes soldats. Ne pas célébrer la guerre ? Mais le Bicentenaire ne fut pas une glorification de la guerre. Certes, il reposait sur des reconstitutions de bivouacs et de bataille, mais il n'a pas versé dans le militarisme, que du contraire. Tous soulignent qu'il est bon de se retrouver en paix, et de mesurer le chemin parcouru depuis ces époques tourmentées, qui virent naître les Etats-nations européens. L'exposition de Braine-l'Alleud et la reconstitution de soins aux blessés témoignent aussi de ce souci, tout comme l'approche du documentaire d'H. Lanneau (RTBF) déjà cité. La guerre n'est pas une chose joyeuse, même en tenue Premier Empire. Les reconstituants sont les premiers à vous l'expliquer.

Il ne s'agissait ni de fêter ni de célébrer. Non : commémorer. Faire mémoire ensemble. Se rassembler à l'occasion d'un anniversaire, celui de la fin des guerres napoléoniennes. Mesurer, fût-ce au travers d'un spectacle, le chemin parcouru en Europe depuis 1815, qui permet aux anciens belligérants de se retrouver en paix, dans une sorte de grand jamboree. Ce Bicentenaire-là valait bien la peine d'être vécu.

E. Bousmar
historien
professeur à l'Université Saint-Louis — Bruxelles
eric.bousmar@usaintlouis.be
Twitter: @EricBousmar

Pour approfondir la lecture

Les trois premiers textes ont été écrits avant la commémoration de juin 2015. Le quatrième lui est postérieur et esquisse un premier bilan:

1) BOUSMAR Éric, « Waterloo 1815-2015 : mémoire et Bicentenaire », dans *Revue nouvelle*, 70^e année, 2015, n° 4 [juin 2015], p. 24-40. Cet article fait partie d'un dossier coordonné par mes soins (*Bicentenaire de Waterloo, quels enjeux*

depuis 1815?, dans *Revue nouvelle*, 70^e a., 2015, n° 4, p. 19-55), et comportant également des textes de R. Baumann et P. Lierneux. Disponible en ligne sur <www.revuenouvelle.be/2015-04-173> ou en librairie.

- 2) BOUSMAR Éric, « Waterloo 1815-2015. Mémoires européenne, belge et locales en Brabant wallon », dans *Revue d'histoire du Brabant wallon*, t. 29, 2015, fasc. 2 [juin 2015, n° spécial Bicentenaire de la Bataille de Waterloo], p. 94-126. Contact : <www.chirel.be>.
- 3) BOUSMAR Éric, « *Waterloo, l'ultime bataille*, d'Hugues Lanneau », dans *Revue nouvelle*, 69^e année, n° 8, août 2014, p. 18-21.
- 4) BOUSMAR Éric, « Le Bicentenaire de Waterloo : une mémoire réappropriée, transnationale et pacifiée ? », dans *Journal of Belgian History. Revue belge d'histoire contemporaine. Belgisch tijdschrift voor nieuwste geschiedenis*, t. 45, 2015, fasc. 2-3 [décembre 2015], p. 255-263.